

Recherches sociographiques



Gérard BERGERON, *À nous autres. Aide-mémoire politique par le temps qui court*

Laurent Laplante

Volume 28, Number 2-3, 1987

La famille

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/056306ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/056306ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (print)

1705-6225 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Laplante, L. (1987). Review of [Gérard BERGERON, *À nous autres. Aide-mémoire politique par le temps qui court*]. *Recherches sociographiques*, 28(2-3), 448–450. <https://doi.org/10.7202/056306ar>

Tous droits réservés © Recherches sociographiques, Université Laval, 1987

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Gérard BERGERON, *À nous autres. Aide-mémoire politique par le temps qui court*, Montréal, Québec/Amérique, 1986, 209p.

Depuis trente-cinq ans qu'il ausculte le Québec sous toutes ses coutures et dans tous ses inconscients, Gérard Bergeron sait à peu près tout de nos chairs, de nos muscles et de nos anémies. Un regard lui suffit donc, ou une coupure de presse, pour savoir quel nerf, récemment mis à découvert, supporte mal la taquinerie. Il ne lui en faut d'ailleurs pas davantage pour localiser, derrière un refroidissement mystérieux ou une soudaine baisse de régime, une vieille blessure demeurée susceptible. On ne s'étonnera pas, par conséquent, s'il a pu, en deux cents courtes pages consacrées « à nous autres », balayer, au sens cinématographique du terme, les deux ou trois plus récentes de nos générations politiques et même entrevoir les générations qui s'en viennent. Cet espace littéraire pourtant restreint lui suffit, en effet, pour ajouter au bilan des dernières décennies une dizaine de coups de sonde vers ce « modèle québécois » qu'il nous reste peut-être à inventer.

Quand il traite du passé, Gérard Bergeron, sans doute à son insu (quoiqu'avec ce diable d'homme, on ne sache jamais !), agit à la manière du temps. Il adoucit les angles, mais les fait mieux ressortir. Il feutre les oppositions en les rapprochant des mêmes tendances lourdes. Il lui arrive même de renvoyer dos à dos, avec une paternelle admonestation, les vaincus naïfs et les plus cyniques des vainqueurs. Ceux dont les plaies suppurent encore ressentiront peut-être ce recul, ce *zoom-out* (pour demeurer près de notre caméra), comme un détachement par trop froid et même réfrigérant. Ce recul sera pourtant, du moins le plus souvent, celui du clinicien qui entend rendre compte de la marche du cancer même s'il éprouve la plus grande sympathie pour son patient.

Plusieurs s'étonneront, cependant, que Bergeron prenne autant de plaisir et un plaisir aussi persistant à prolonger ses allégories au-delà de toute nécessité. Bien sûr, il est naturel d'évoquer les dix plaies d'Égypte en racontant ce qu'a vécu le Parti québécois dans sa marche à l'abîme. Nul, cependant, hormis l'auteur, n'aurait osé un minutieux parallèle entre chaque plaie et un malheur péquiste, entre, par exemple, la contre-offensive constitutionnelle d'Ottawa et le déferlement des grenouilles sur l'ancienne Égypte. Pareil exercice paraîtra innocemment artificiel si on l'applique à une histoire parfaitement refroidie ; lorsque l'exercice survient à propos d'événements encore douloureux pour beaucoup, le risque grandit pour un auteur d'être considéré comme un funambule par trop détaché de l'attraction terrestre. Peut-être cela explique-t-il que Bergeron soit parfois perçu comme insensible, bien qu'il charrie la chair et le sang avec une infinie délicatesse. Comme quoi l'affection pour les schémas trop précis et pour les parallèles trop parfaits peut ressembler à l'indifférence. Comme quoi le « non-branchisme » le plus honnête et le plus fécond peut, aux yeux de certains, déboucher sur un « super-branchisme » à base de paraboles artificielles.

Le plus admirable, c'est que l'auteur prend ce pari de façon parfaitement consciente. Il sait très bien, car il est le premier à soumettre Bergeron au supplice de la question, qu'une analyse minutieuse décevra toujours les amateurs de raccourcis. Il sait qu'en utilisant comme grille de lecture un instrument exigeant, il aura l'air de celui qui dénombre les arbres et ne sent plus la forêt. Il sait que la courte synthèse a meilleur renom que l'obéissance à une méthodologie fastidieuse, mais éclairante. Pourtant, malgré tous ces risques, il s'en tient à ses parallèles et à ses courbes savantes. Beaucoup le croiront amoureux de l'artifice et dupe de ses allégories ; il n'aura été que rigoureux et modeste.

Car Bergeron, ne l'oublions pas, pratique avec autant et plus d'élégance que quiconque l'art de la synthèse. S'il décide de brosser en quelques lignes le portrait d'un politique, il trouve sans peine le trait précis et révélateur. Même chose quand il caractérise succinctement un parti ou une époque. Dès lors, quand le cheminement se fait patient, quand le pas semble hésiter, quand les vérifications insistent presque lourdement, on devrait normalement conclure à un propos délibéré.

À propos du passé, Bergeron ne parvient d'ailleurs pas à supprimer toute synthèse. D'une part, certes, il peaufine jusqu'à saturation son parallèle entre les plaies d'Égypte et les malheurs du Parti québécois; d'autre part, il échappe quand même de ça de là quelques-unes de ces formules synthétiques dont il a à la fois la passion et le don. Dans le premier cas, il démontre qu'un malheur ne vient jamais seul, ce dont on se serait douté avant le dixième coup du sort. Dans le second, il jette, en auteur que l'on sait méticuleux jusque dans sa désinvolture, de superbes résumés. À titre d'exemple: « Le Parti libéral n'affronte pas de contestation véritable comme formation, c'est comme gouvernement qu'il peut être battu. » Autre exemple: « Quatre fois plus petit et moins nombreux que l'ensemble canadien, un Québec, lui-même divisé en deux, pourra-t-il jamais forcer la négociation avec un Canada global et massivement unanime sur son refus absolu d'y consentir? » Autre exemple encore: « Le Québec est de cette catégorie de régimes où l'alternance des partis au gouvernement est le centre de gravité du processus démocratique: heureusement. » Autant d'éclairs qui incitent à ne pas croire trop vite au manque d'envergure des analystes rigoureux.

C'est pourtant quand il se tourne vers l'avenir que le Bergeron de *À nous autres* nous montre son meilleur visage. Bien sûr, l'auteur insiste, une fois de plus, pour parcourir dix « cases » plutôt qu'une. La synthèse, cependant, émerge plus puissamment, les regroupements s'effectuent plus rondement et les intuitions audacieuses occupent plus d'espace. Bergeron souligne ainsi, sans insister, que le prophète se passe de balises plus aisément que l'historien!

Ce Bergeron prospectiviste est d'abord frappé par le NOMBRE. Que les Québécois soient, à force de ne plus se reproduire, en train de faire mentir Toynbee et de se jeter eux-mêmes en dehors de l'histoire, voilà qui suscite chez lui des questions que je qualifierais d'angoissées, même si beaucoup jugeront l'épithète excessive à propos d'un tel analyste. Mais ce facteur du NOMBRE, Bergeron, cette fois, le rattache rapidement à d'autres variables: « Ça y est. Il faudra bien finir par voir le facteur NOMBRE en sa conjugaison avec l'ESPACE habité, tout autant qu'en son rapport avec la LANGUE... » Et ce même homme, qui adorait tantôt subdiviser et compartimenter, isoler et disséquer, en arrive à réclamer des vues plus synthétiques:

« Relèvent de la démographie les questions des femmes, des jeunes et des personnes âgées, constituant d'aussi énormes proportions de la population. [...] ... c'est la myopie de la politique qui incite à faire de l'existence de ces trois groupes des questions spécifiques. En réalité, le politique pose ces questions comme tout à fait fondamentales dans la totalité sociale. »

L'ensemble de ces liens, leur originalité, leur audace, voilà qui constitue, à mon sens, la partie « la plus aventureuse », mais aussi la plus stimulante de l'ouvrage.

En deux cents pages alertes et fécondes, Bergeron aura donc bouclé la boucle. Il aura montré qu'on peut s'appropriier l'histoire en faisant confiance à des grilles un peu

artificielles plus encore qu'à des souvenirs toujours subjectifs et par trop malléables. Mais, au moment même où on l'aurait cru hypnotisé par son microscope, voilà que survient l'envol. La lucidité, chez ceux qui « savent la porter », n'interdit décidément pas l'espérance et l'affection.

Laurent LAPLANTE

Radio-Canada, Québec

Laurent LAPLANTE, *Le suicide*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1985, 126p. (« Diagnostic ».)

L'I.Q.R.C. publie généralement des titres appartenant au répertoire de la littérature qu'on dit savante. La collection « Diagnostic » aborde des problèmes « de brûlante actualité et destinés au grand public ». Le format et le ton empruntés par le premier collaborateur rappellent des formules lancées par les Éditions de l'Homme et les Éditions du Jour au début des années 1960.

Le diagnostic posé ici sur la mort volontaire dans le Québec et l'Occident d'aujourd'hui respecte les attentes des concepteurs. Laurent Laplante est depuis longtemps reconnu comme un journaliste racé dont la plume impeccable, le jugement toujours original, c'est-à-dire à l'abri des modes, suscitent autant de réflexion que d'intérêt. Ce journaliste a le don d'inculquer de la matière à méditation dans l'univers mass-médiatique, ordinairement séduit par l'éphémère et le clinquant du vedettariat intellectuel et artistique.

Le premier chapitre commence justement par des évocations mass-médiatisées du drame suicidaire; des coupures de presse destinées à remuer le lecteur des grands quotidiens sont décortiquées par un habitué des coulisses journalistiques: « L'image du suicide que projettent les mass-média, au lieu de nuancer et d'enrichir la perception que nous avons spontanément de ce mystère, nous éloigne souvent de la réalité. » Si le traitement impressionniste de la presse, de l'écriture romanesque et filmique est décevant, faut-il confier notre quête de certitude aux chasseurs de statistiques, aux commentateurs patentés des prises de vues quantitatives? Dans un premier temps, Laplante recommande la prudence à l'égard de la littérature savante. Les chiffres, les commentaires des suicidologues peuvent être utiles à la compréhension du phénomène. Ils n'éliminent pas la question axiale de la mort volontaire décidée en bonne santé physique et mentale. Qui plus est, la mort volontaire d'un individu se déroule dans une enveloppe culturelle, par définition variable dans le temps et dans l'espace. Le sens du suicide, le message du suicidant sont donc éminemment diversifiés, non seulement en fonction des personnalités, mais en vertu d'une correspondance aux codes sociaux. Le chapitre quatre sur le sens du geste explore la philosophie du suicide rationnel. Les psychothérapies en sous-estiment souvent la fréquence, se faisant plus ou moins consciemment les promoteurs du marché de la relation d'aide. Vers la fin du livre, les professionnels et les bénévoles de l'assistance sont soumis de nouveau au regard critique du journaliste. Il n'est pas toujours indiqué d'intervenir chaque fois qu'un individu prononce son arrêt de mort. Laplante refile aux proches une responsabilité que les experts seraient incapables d'assumer.